

Dario Petrantoni
Germaine Tillion, une ethnologue résistante

*Voi che vivete sicuri
nelle vostre tiepide case,
voi che trovate tornando a sera
il cibo caldo e visi amici:
Considerate se questo è un uomo
che lavora nel fango
che non conosce pace
che lotta per mezzo pane
che muore per un sì o per un no.
Considerate se questa è una donna,
senza capelli e senza nome
senza più forza di ricordare
vuoti gli occhi e freddo il grembo
come una rana d'inverno.
Meditate che questo è stato:
vi comando queste parole.
Scolpitele nel vostro cuore
stando in casa andando per via,
coricandovi, alzandovi.
Ripetetele ai vostri figli.
O vi si sfaccia la casa,
la malattia vi impedisca,
i vostri nati torcano il viso da voi.*

Primo Levi, *Se questo è un uomo*, Einaudi, Torino, 1956.

« Les combat d'une ethnologue », interview de Frédéric Mitterrand à Germaine Tillion, publié chez les Edition EHESS en 2015, m'a fait penser à Primo Levi, un homme d'une grande culture qui, retenu coupable d'être né juif dans l'Italie fasciste de Mussolini, fut envoyé dans le camp d'extermination nazi de Auschwitz, en 1944.

Le lien entre Levi et Tillion ne s'arrête pas au simple fait d'avoir été internés dans les camps nazis. Tous deux ont vécu des expériences comparables, notamment le fait d'avoir été résistants avant leur captivité. Tous deux se sont engagés, pendant et après cette expérience invraisemblable, l'une en politique, en endossant un rôle institutionnel, et l'autre suivant sa vocation pédagogique et s'adressant principalement aux jeunes, afin de dénoncer l'horreur qu'il avait vécu pour qu'une chose si inhumaine ne puisse jamais se répéter.

La première question que je me suis posée suite à ces réflexions est la suivante : pourquoi ont-ils décidé de faire de la Résistance ? Plusieurs facteurs ont dû influencer leur choix : le patriotisme, les souvenirs atroces de la Grande Guerre, ou encore leur vocation antifasciste et antinazie. De fait, leur libre conscience les avait amenés à se battre au nom d'une humanité morale, selon qui il était impossible d'accepter des attitudes telles la lassitude, le pessimisme, l'attentisme, tout ce que la plupart des gens les entourant avaient fini par pratiquer. Donc une prise de conscience, la leur, que l'on pourrait apparenter à celle de Pierre Brossolette. Journaliste de faits internationaux, une fois aperçue la folie hitlérienne, en 1940 il prendra la décision d'arrêter d'écrire pour ne se plier à la « double censure ». Il reprendra son stylo en main pour écrire dans le Journal de la Résistance. En d'autres termes, ces hommes et femmes acculturés possédaient un libre esprit selon lequel il était moralement inacceptable de se plier aux nouveaux usages de la terreur. Pour eux la morale, comme le dirait Anna Arendt, c'était l'idée qu'il existe une différence absolue entre ce qui est bien et ce qui est mal.¹

Ce compte rendu est le fruit d'une réflexion menée au sein du cours de Julien Blanc, *Histoire politique de la France au 20^{ème} siècle : questions, enjeux, débats*, EHESS, Paris, Premier Semestre, 2015/2016.

¹ A. Arendt, *Alcune questioni di filosofia morale*, Einaudi, Torino, 2015.

Anthropologue, Germaine Tillion s'engage dans la Résistance dès 1940. Après la guerre, elle participe à la Commission internationale contre le régime concentrationnaire. En 1954, elle est envoyée en mission en Algérie où elle créera les Centre sociaux pour lutter contre la « clochardisation ».

Dans ce bref compte rendu, je traiterai en premier lieu, des raisons qui ont poussé l'anthropologue à épouser la cause de la Résistance et je chercherai à les commenter. Dans la deuxième partie, j'aborderai la vie dans le camp de concentration et le concept de déshumanisation comme conséquence de la captivité. Dans la dernière partie, je vais proposer une réflexion sur la vie après la captivité et sur les difficultés des libérés à reconquérir leur droit à la vie. Je conclurai enfin sur la question, pas assez débattue à mon sens, des purges manquées dans les appareils bureaucratiques des Etats qui s'étaient, à différents niveaux et à différents degrés, compromis avec le régime nazi.

Germaine Tillion devient une résistante

La conception humaniste de Germaine Tillion la poussera à travailler, après la Libération, sur des enquêtes dans le but de dénoncer les crimes de guerre nazis et stalinistes. A partir de ce travail, elle publiera le livre *Ravensbrück*, où on peut trouver un usage massif des témoignages des survivants entièrement vérifiés, l'un après l'autre.

À la page 45 de l'entretien avec Frédéric Mitterrand, on découvre ce choc et ce sentiment d'étonnement qui s'étaient installés dans les cœurs de tout français à la suite de la débâcle de mai 1940. Alors qu'en France on se préoccupait déjà d'étendre concrètement les droits d'égalité à ceux qui n'avaient pas la possibilité de partir en vacances ou de s'acculturer, l'horreur s'installe. Tillion décrit un Pays gai et innocent qui se retrouve tout d'un coup plongé dans la terreur. Le 15 mai, quand elle apprend ce qui est en train de se produire, elle se met à pleurer.

À son retour en France, elle apprend aussi de la capitulation et de la demande d'armistice de Pétain. Ce dernier acte la rend « complètement malade », comme elle le décrit si bien. C'est à ce moment, qu'en se trouvant en zone occupée, elle décide de lutter contre l'envahisseur et de se consacrer à la cause de la Résistance. Dans ce contexte, la description qu'elle fait des évadés avant même l'armistice me paraît particulièrement intéressante. Elle témoigne notamment de l'existence de groupes de résistants nés avant l'armistice. Son engagement consistera notamment à les aider activement, par exemple en les cachant. Dans ce passage de l'interview, elle refuse toute thèse prétendant une adhésion totale des français à la politique de Pétain et au système de lassitude pour chercher de survivre aux nazis.

Personnellement, je ne suis pas totalement d'accord avec la manière dont Germaine Tillion affirme et presque impose ce point de vue certes compréhensible. Elle interrompt brusquement le journaliste qui ne peut terminer sa question, et cette urgence d'exprimer son indignation pourrait devenir l'instrument de tous ceux qui souhaitent « blanchir » en masse les français de toute responsabilité. Je pense que la France n'était pas un « Pays innocent ». En amont, il ne faut pas oublier qu'une des raisons de la montée au pouvoir du nazisme en Allemagne était la pauvreté extraordinaire de l'Etat allemand, provoquée par la dette publique qui avait fini par alimenter un mouvement social d'extrême droite dans lequel les grandes entreprises allemandes avaient choisi d'investir en termes politiques. Il est alors difficile de croire que les autorités du bloc vainqueur de la Grande Guerre n'en avaient pas connaissance. Si ce type d'informations ne pouvait pas être accessible à tout le monde en France, il y avait un « imaginaire collectif » français, fils de la « brutalisation » de la Grande Guerre. Cet imaginaire social, comme le dirait Pierre Laborie, s'alimentait d'une opinion générale qui mélangeait plusieurs facteurs : mentalité profonde, expériences, idéologie des acteurs et circonstances de la période. Dans d'autres termes, il y aurait eu un esprit de Vichy avant Vichy.²

Affirmer que les mouvements de Résistance étaient nombreux et qu'ils étaient nés bien avant la mise en place du système de Vichy pourrait risquer d'alimenter une vision bien particulière qui voudrait une France réfractaire à toute forme de fascismes et tous les français résistants. Cette vision a, à mon avis, comme conséquence celle de dévaloriser les efforts et les vies sacrifiées au nom de la liberté de la France. Il y a une valeur dans l'être résistant : cette capacité à risquer sa propre vie et celle des autres au

² P. Laborie, *L'opinion française sous Vichy*, Edition du Seuil, Paris, 2001.

nom de la liberté, et cette liberté conquise avec le sang et la douleur assume un goût encore plus universel que le droit de vivre.

Or, bien sûr, Germaine Tillion ne dit pas que tous les français étaient des résistants, plutôt elle rejette l'idée que tous les français étaient des collaborateurs de Vichy. Le fait d'avoir vécu des événements si forts la pousse à nier toute représentation qui voudraient ses compatriotes « en accord » avec le système de Vichy ; en même temps, peut-être, elle a tendance à confondre des attitudes de non-consentement – qui certes, participent au refus du nazisme – avec une participation active à la Résistance³. Pour cette raison, je pense qu'il faudrait considérer cet ouvrage comme un témoignage qui peut nous aider à comprendre ce qu'il s'est passé durant la défaite de 1940, mais aussi avant cette débâcle.

Dans le camp nazi : vie ou survie ?

Trahie et livrée par un prêtre en 1942, Germaine Tillion est arrêtée et emprisonnée à Fresnes. En prison, elle est constamment interrogée, mais elle répondra toujours « Non », et ce nonobstant les nombreuses menaces de mort. Son sang froid lui permet notamment de toujours réussir à analyser les situations de danger avec une lucidité extraordinaire. Elle est par la suite classée *Nacht und Nebel*⁴ et envoyée à Ravensbrück. Quant à son arrivée dans le camp, elle dit tout d'abord : *Attention, c'est dur la prison. Mais ça, c'était autre chose que la prison. Il y avait au fond la volonté de tuer qui était présente partout, qui était perceptible*⁵. C'est ainsi qu'elle commence la description de la vie dans le *lager*, nous montrant qu'il existe un assassinat pire que l'homicide, à savoir cette manière d'anéantir les êtres humains, en éteignant leur joie de vivre. Primo Levi affirme à ce propos que le camp était un monde où chaque humanité était éteinte, un désert radical de l'esprit, un paradigme absolu de l'enfer sur la terre⁶.

Germaine Tillion nous raconte cette expérience avec une objectivité qui prétend, à mon avis, extirper toute forme de rancune, afin de ne pas altérer sa capacité de jugement. Il faut donc davantage faire attention à ne pas confondre cette démarche avec une attitude de pardon facile et absolutoire.

La réponse que l'anthropologue donne à Fred Mitterrand à propos de sa survie dans les camps de la mort offre aussi matière à réfléchir. Quand le journaliste lui demande si elle a survécu grâce à son intelligence ou à autre chose, Germaine Tillion répond que c'est grâce aux autres, à l'amitié⁷. Si l'impératif commun était rester en vie, mais comment était-il possible de le faire dans les camps, à quoi fallait-il s'accrocher ? Primo Levi aussi raconte que les conseils de son ami Steinlauf et leur lien lui avaient permis d'apprendre de tas d'astuces pour s'adapter et sembler « plus vivant »⁸.

Le compte des horreurs de Ravensbrück s'achève sur la libération du 22 avril 1945. Une libération qui arrive grâce à la Croix-Rouge suédoise et au sang froid du compte Bernadotte qui « avait eu l'audace de venir littéralement nous enlever, avec un ordre de Himmler »⁹. Il faut préciser que l'intervention de Himmler n'était pas le fruit d'une réhumanisation, mais la nécessité de libérer un certain nombre de captives pour s'accréditer comme successeur d'Hitler aux égards des Alliés.

L'histoire de Tillion continue, dans les pages suivantes, avec une réflexion sur la question du « monstre ». Sa considération des hommes est très proche de celle que Hanna Arendt fait dans sa *Banalité du mal*. Des hommes ordinaires que l'on peut recruter dans n'importe quelle société civilisée, endoctrinés pendant un certain nombre d'années, finissent par créer ce que l'anthropologue française nomme *code concentrationnaire*. En d'autres termes, des hommes communs – qu'ils soient médecins, ouvriers, peu importe – choisissent d'opérer un changement de toutes les vertus morales conventionnelles d'un jour à l'autre, avec la finalité de transformer d'autres hommes en bêtes sauvages, en animaux.

³ A. Verdet, *La logique du non-consentement*, Rennes, PUR, 2015.

⁴ Littéralement « Nuit et brouillard », expression utilisée par les allemands pour définir les prisonniers politiques dans la période nazie.

⁵ G. Tillion, *Les combats d'une ethnologue*, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2015, p. 58.

⁶ P. Levi, *Se questo è un uomo*, Einaudi, Turin, 1956.

⁷ G. Tillion, *Les combats d'une ethnologue*, cit., p. 61.

⁸ P. Levi, *Se questo è un uomo*, op. cit.

⁹ G. Tillion, *Les combats d'une ethnologue*, cit., p. 62.

Si je pense au positionnement de Germaine Tillion, je crois que sur ce point, la culture et le savoir ont joué inconsciemment un rôle central, lui permettant de ne pas perdre la conscience d'elle-même. Au fond, je crois que Germaine Tillion, comme Primo Levi et bien d'autres, étaient intimement conscients de la valeur de l'humanité. Même si elle était immergée dans les engrenages d'une « grande machine pour réduire l'homme à bête », elle sentait l'obligation morale de ne pas le devenir pour endosser le rôle de témoin. Bien que transformés en esclaves destinés à une mort quasi-sure, Tillion et Levi ont toujours gardé cette capacité à nier leur consensus à une telle déshumanisation.

La vie après le camp

Une fois libérés, un nombre important d'hommes et d'années survécus aux camps se sont suicidés. Germaine Tillion commente cet atroce constat et affirme qu'elle ignore les motivations de tous ces gens qui ont décidé de quitter leur propre vie. Toutefois elle avance une supposition : *ça tient probablement au fait qu'il y avait eu une usure terrible de la fonction vitale d'abord et parce que des familles s'étaient disloquées pendant cette très longue absence*¹⁰.

Pourquoi donc ces suicides ? Evidemment, ils devaient se sentir constamment persécutés par ces expériences déshumanisantes. Evidemment, les souvenirs des camps de concentration ont continué à les tourmenter. Mais seulement certains d'entre eux ont choisi de mettre fin à leur existence.

Malheureusement, il est difficile d'en connaître les raisons qui furent aussi certainement celles de chacun d'entre eux. Mais il est certain que comme pour tout choix extrême, ces femmes et ces hommes avaient été non seulement brisés mais aussi privés de tout espoir. A leurs yeux, une alternative possible, une autre vie après cette mort de l'espoir qui avait éteint toute image d'un lendemain différent, leur était inenvisageable.

Je tiens à aborder brièvement, en conclusion, une dernière question un peu cachée dans ce texte, mais très importante, à savoir les purges de l'apparat bureaucratique de l'Etat après la victoire contre les nazis. À ce propos, Germaine Tillion fait preuve d'une ironie subtile quand elle nous parle de l'histoire d'un très méchant directeur d'une prison à Anrath et d'une très gentille surveillante générale. Durant la guerre, cette dernière avait pris la bonne habitude d'aller parler à tous les captifs français dans leurs cellules et réservait aux condamnés à mort de petits gestes de bonne humanité. Après la guerre, on apprend que les français avaient donné une promotion au directeur méchant. Quant à la surveillante gentille, elle continuait d'être humaine et gentille, sauf que dans les prisons il n'y avait plus des français mais des officiers des SS¹¹.

Une histoire que l'anthropologue raconte presque comme une « drôlerie », mais qui montre bien qu'au final, les purges des administrations publiques et de l'apparat bureaucratique, n'avaient pas été sérieusement poursuivies. Une ironie importante, qui nous montre la capacité et l'esprit d'une femme très intelligente, capable d'apporter la meilleure réponse qui y soit à la méchanceté banale, voire - comme elle préférait la définir - « médiocre » : il faut rester humaine, le faire avec un sourire ironique et essayer de s'engager pour améliorer ce qui le nécessite.

¹⁰ Ivi, p. 67.

¹¹ Ivi, p. 68.